



HAL
open science

L'HOMME DANS LE MONDE SURNATUREL LADAKHI

Patrick G. N. Kaplanian

► **To cite this version:**

Patrick G. N. Kaplanian. L'HOMME DANS LE MONDE SURNATUREL LADAKHI. 5ème colloque sur le Ladakh, Bristol, 1989, 1989, Bristol, Royaume-Uni. hal-02270250

HAL Id: hal-02270250

<https://hal.science/hal-02270250>

Submitted on 24 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'HOMME DANS LE MONDE SURNATUREL LADAKHI

La publication de trois articles spécialisés sur certains aspects du monde surnaturel Ladakhi¹ m'amène à reconsidérer une vue d'ensemble sur le sujet qui aurait due être présentée avant d'attaquer ces sujets très pointus.

Le chapitre consacré au monde surnaturel dans mon livre *Les Ladakhi du Cachemire* (Paris 1981) est un effet en partie dépassé par de nombreuses recherches récentes sur le sujet en particulier la thèse de S. Day².

Cet article se limitera à l'armature du système qu'est le monde surnaturel ladakhi c'est-à-dire à la triade *lhu-tsan-lha* et au statut de l'homme — ou à son identité comme on voudra — par rapport à cette triade.

Le monde se divise en trois niveaux. Le premier est celui d'en-haut, le ciel où vivent les dieux (*lha*): c'est le *stanlha*. Le second est celui d'ici-bas, le monde des humains et des démons rouges (*tsan*). Dans le troisième, souterrain et aquatique, vivent les *lhu* (*klu*) ou les *naga*, divinités de l'eau, du sous-sol et de la fertilité : c'est le *yoklhu*, parfois appelé *yokdjoklhu*.

Les trois mondes sont souvent associés. C'est par exemple une coutume pieuse de tremper l'annulaire dans le *chang* avant de le boire et de faire gicler une goutte vers le haut — pour les *lha* —, horizontalement — pour les *tsan* (*btsan*) — et vers le sol — pour les *lhu* — en frottant le pouce sur l'annulaire. Ce rite, ordinairement facultatif, est d'un emploi quasi-obligé pendant les mariages avant de commencer la grande beuverie. Une chanson l'accompagne, saluant les trois ordres de divinités.

Les Lha

Le mot *lha* est un terme très général qui se traduit par « dieu ». Il désigne tout d'abord les grandes figures du panthéon bouddhique ; et aussi les divinités mineures. Pour les grandes divinités les Ladakhi préfèrent le mot *choskyong* ce qui en pur tibétain classique serait une erreur, *chos-skyong* désignant une catégorie bien précise de divinités.

Pour les Ladakhi les *lha* mineurs, ceux qui nous intéressent ici, habitent un monde féérique. Dans certains contes, le ciel est peuplé de villages, de palais habités par des rois et des princesses. Ce sont des êtres plus ou moins purs qui ont des ailes pour voler et une coiffure spéciale à cinq pans.

Sauf dans ce cadre des légendes, les *lha* ont des rôles bien précis. En les classant selon leurs fonctions, il est possible de distinguer six sortes de *lha* protecteurs, divinités tutélaires des monastères, des palais, des villages, des quartiers, des *phaspun* et des individus.

Le *gonlha* protège un monastère et chaque *gonpa* a le sien propre. À l'extérieur des monastères, le plus souvent sur une colline le dominant, on trouve une structure cubique peinte en rouge : c'est le *lhatho* ou autel extérieur qui abrite le *lha*. Son visage est peint sur

¹ « Entre lha et lhu », Actes du premier colloque d'anthropologie médicale. Paris 1987. Repris dans Hal : hal-01099087.

« La maladie en tant que (*s*)*notpa* », L. Jcke-Schwalbe & G.Meier (eds). Wissenschaftsgesichte und gegenwärtige Forschungen in Nordwest-indien. Dresde, Musée d'Ethnologie, 1990. Repris dans Hal : hal-02157577.

« Les vérités de l'interprétation : jalousie: possession et guérison au Ladakh ». Repris dans Hal : hal-00682430.

²S. Day. *Embodying Spirits*. Thèse non publiée. London School of Economics, Londres 1989.

L'une des faces, parfois sur les quatre ; masque féroce avec un troisième œil et des canines apparentes pour lui donner un aspect terrifiant ; car les *gonlha* sont toujours des êtres effrayants, dompteurs de démons.

Les palais sont protégés par les *tselha*, qui sont également les divinités tutélaires des familles de sang royal. Le plus souvent, le *tselha* n'est représenté que dans le temple domestique du palais, mais on peut trouver des *lhatho* sur ses terrasses.

Le village (*yul*) a pour protecteur un *yullha*. Toute agglomération possède un *lhatho* qui la domine, dressé sur une éminence. Certains villages en ont même plusieurs, Stok par exemple, où l'on en trouve quatre ; dans ce cas, certains *lhatho* protègent l'ensemble du village et d'autres seulement des quartiers.

Le *phazlha* ou *phalha* (*pha-lha*) est la divinité tutélaire du « clan » (*phaspun*) qui regroupe quelques maisons. Chaque « clan » a son *lha* et les autels sont placés sur les terrasses des maisons. Il est très rare qu'ils soient enfermés dans des pièces spéciales. Toutes les maisons du « clan » n'ont pas de *lhatho* et celles qui en ont un ne sont pas nécessairement les plus riches.

Les *lhatho*, à l'exception de ceux des monastères, sont blancs. On peut relever quelques cas de *yullhatho* rouges et, dans ce cas, on considère qu'il s'agit de divinités terribles, de protecteurs puissants. Le cube de pierre est surmonté d'un paquet de branches fagotées ensemble par des écharpes cérémonielles blanches (*khataks*). Aux branches sont souvent mélangées des lances et des flèches, la pointe tournée vers le bas. Les fagots se composent généralement de branches de *shukpa*, le cèdre-encens (*Juniperus wallichiana*), arbre à feuilles persistantes qui sert d'encens local. On les change au jour de l'an ladakhi (vers décembre).

À l'intérieur du *lhatho*, se trouve un pot contenant de l'orge; soigneusement scellé, il est changé au Nouvel An. Selon l'état de l'orge, on peut faire des prédictions sur la prochaine récolte. L'orge a gonflé ou diminué : la récolte sera bonne ou mauvaise ; on y trouve des cheveux : il y aura beaucoup de mauvaises herbes, etc. Posés verticalement sur le tissu qui scelle le pot, sont placés une grosse flèche sans pointe et dont l'empennage est replié, ou un couteau sacrificiel à triple lame (*phurba*), en bois, qui est la divinité même, son âme ou son esprit, sa vie, concept que les Ladakhi rendent par le mot *srok*. On parle alors de *srokshing* (*shing* = bois).

Pour les *yullhatho*, on utilise le plus souvent des rameaux de peuplier ou de saule changés en été, à des dates qui varient suivant les villages. Cette opposition entre l'utilisation d'arbres à feuilles caduques et d'essences à feuilles persistantes renforce une opposition été/hiver qui reste encore à expliciter.

Les cinq premières catégories de *lha* ont donc un *lhatho*, reste le *skyelha* (de *skyeches*, naître) *lha* individuel, sorte d'ange gardien qui ne fait l'objet d'aucun culte et qui n'a pas de *lhatho*.

L'individu, le « clan », le quartier et le village, on voit que le *lha* est la divinité tutélaire des principales institutions sociales, y compris l'individu, la plus simple et la plus triviale. À cette liste s'ajoutent deux institutions parallèles et essentielles : le palais et le monastère. On constatera néanmoins une curieuse absence dans cette liste la maison, la famille l'un et l'autre revenant à peu près au même. Le mot *khyimlha* pourrait se traduire par « *lha* de la maison » mais il désigne en fait la *pha(z)lha*.

S'il ne semble pas exister de *lha* de la maison, il existe par contre un *lha* du foyer, le *thaptha* (*thab-lha*). Il ne fait pas l'objet d'un culte, mais le foyer fait l'objet d'un entretien scrupuleux. Il est par exemple strictement interdit de toucher le foyer avec les pieds.

Si les *Iha* revoient aux institutions et à l'ordre social nous allons voir que les *Ihu* revoient au corps.

Les Lhu (klu)

Les *Ihu* sont des divinités tantôt anthropomorphes tantôt zoomorphes. Dans les contes (*rums* ; *sgrung*) ils apparaissent le plus souvent sous une forme humaine. Ils constituent un monde parallèle en dessous avec des palais, des villages, une hiérarchie sociale, etc. Dans la vie quotidienne ils sont surtout décrits comme zoomorphes. Ce sont tous les animaux qui vivent dans l'eau (poissons) ou en contact étroit avec le sol (lézards, serpents). Ils sont sensibles à la violence, au fer, au sang et à la pollution (saleté, urine, excréments). Un certain nombre de précautions doivent être prises pour ne pas souiller les lieux qu'ils fréquentent (*Ihusa*) ou les blesser (d'un coup de pioche par exemple). Par contre ils apprécient beaucoup le lait, les fruits et les fumigations d'encens, de santal ou de *shukpa* (cèdre-encens *Juniperus wallichiana*). Ils sont dispensateurs de richesse et de fertilité. Ils frappent leurs victimes de pauvreté ou de misère. Ils sont aussi à l'origine de la majorité des maladies des membres inférieurs et des maladies de peau.

Les *Ihu* réagissent de manière quasi-automatique aux blessures et aux souillures qui leur sont infligées. Ils renvoient en quelque sorte la blessure ou la souillure qui les a frappés. Leur horreur du fer, du sang, des excréments, de la saleté n'est que l'expression de ce renvoi. En d'autres termes ce qui importe pour les *Ihu* c'est l'intégrité de leur corps. Tout fonctionne comme si — et cela est dit explicitement par les Ladakhi — le corps des *Ihu* était le doublet du corps humain. À des lésions réelles (blessures) ou symboliques (souillures) du corps d'un *Ihu* vont correspondre d'autres lésions du corps de l'homme auteur du méfait.

Le seul moyen d'éviter d'être frappé par un *Ihu* est un entretien scrupuleux des lieux fréquentés par ces divinités du monde souterrain. On évite soigneusement de souiller les cours et les points d'eau (tout particulièrement les sources) et tout lieu consacré à un *Ihu* (*Ihusa*). On entretient avec minutie les *Ihubang* (*klu-bang*) petites habitations de pierre qui leur sont consacrées.

L'intégrité du corps des *Ihu* renvoie donc à l'intégrité du corps humain. Il ne s'agit pas de propreté ou d'hygiène au sens où on pourrait l'entendre en Occident mais de pureté versus souillure. Les blessures réelles et les souillures symboliques et même catégorie pour les Ladakhi. Il s'agit en fait de définir les limites du corps. Tout ce dont les *Ihu* ont horreur sang, excréments vient de l'intérieur du corps. D'ailleurs les *Ihu* rejettent aussi la viande. Et il y a vraisemblablement une articulation entre le fait que ce qui vient de l'intérieur du corps souille et le fait que c'est au niveau des limites de ce corps (de la peau) que les *Ihu* frappent. Dans les cas des *Ihu* (pas plus que dans celui des *Iha* d'ailleurs) il n'y a pas à proprement parler de « responsabilité » de la victime. Que quelqu'un ait blessé un *Ihu* sans le vouloir par inadvertance ne changera rien à la réplique de ce dernier. Ainsi Dolma une petite fille de quatre ans est paralysée des jambes (peut-être un cas de poliomyélite). Elle se traîne par terre en s'aidant de ses bras. Son père est convaincu qu'elle a été victime des *Ihu* parce qu'elle avait uriné dans un ruisseau étant toute petite fille. On voit bien qu'il s'agit de causalité, d'étiologie mais en aucun cas de « culpabilité », de « morale ».

L'« innocence » n'a pas empêché les *Ihu*, pourtant êtres subjectifs doués d'intentionnalité et de désir, de frapper l'enfant. L'attitude de l'instance supérieure a quelque chose d'aussi aveugle et systématique que la causalité scientifique occidentale. Mais le processus est présenté comme intentionnel même s'il est systématique.

Entre *lha* et *lhu*

Cette opposition entre le haut et le bas qui recoupe une opposition entre les institutions sociales et le corps est doublée d'une opposition masculin/féminin.

Les Ladakhi disent que les *lha* sont les prototypes des hommes et les *lhu* ceux des femmes. Les hommes étaient jadis habillés de blanc comme les *lha* (ce costume blanc n'a pas tout à fait disparu d'ailleurs). Quant aux femmes elles portent le *perak* (*be-rag*) qui imite le serpent-naga et des bracelets de conques sciées — animal marin aquatique — aux bras.

Il ne s'agit bien sûr pas que de ressemblance les hommes aux *lha* et les femmes aux *lhu* par le costume. Les *lha* sont liés aux institutions et les hommes au politique (au sens le plus large de ce mot). Les femmes, quant à elles, sont bien entendu liées comme les *lhu* à la fécondité. Le politique l'organisation sociale sont affaire masculine. La fécondité dont les *lhu* sont dispensateurs est affaire féminine.

L'être humain a un corps. Il est aussi marqué par une organisation sociale. Il est donc à mi-chemin entre le monde d'en haut celui des *lha* celui qui renvoie à l'organisation sociale par toute une série de divinités qui coiffent les institutions depuis l'individu jusqu'au village et le monde d'en bas qui revoie au corps.³

L'être humain est par ailleurs homme et femme qui ont respectivement pour paradigme les *lha* d'en haut et les *lhu* d'en bas. L'être humain est à mi-chemin : il appartient au monde du milieu.

Les *tsan* (*btsan*)

Mais si le monde d'en haut et le monde d'en bas sont relativement simples à décrire parce qu'homogènes, peuplés l'un comme l'autre de divinités clairement définies, le monde du milieu est d'une complexité effarante. On y trouve outre les hommes et les *tsan* dont nous allons parler, toutes sortes de lutins, fées, ogres, fantômes, démons, etc.

Et d'abord pourquoi le monde du milieu s'appelle-t-il *bartsan* de *bar* (milieu) et *tsan* (*btsan*) un démon rouge bien précis) ? Pourquoi pas le *barmi* (*mi* personne, gens, humains). Il convient tout d'abord de définir les *tsan*.

Les *tsan* sont des êtres ambigus. Vus de face ils sont très beaux et, même masculins, paraissent efféminés. Ils se déplacent souvent à cheval et portent aux pieds des petites clochettes comme celles des danseuses indiennes (*tipshil*). Certains prétendent qu'ils sont de couleur rouge et qu'ils portent des cornes, les mêmes cornes que nous retrouverons sur les *tsandos* (voir plus bas).

Mais vus de dos ce sont des êtres horribles car ils sont en fait dépourvus de dos ; leur cœur, leurs poumons et tous leurs viscères apparaissent bien visibles. Comme ils se déplacent le soir ou la nuit il faut éviter de se retourner après avoir croisé un inconnu aux heures tardives : il pourrait être *tsan* et le malheur, la maladie voire la mort s'abattraient sur celui qui verrait le dos d'un tel démon. Le *tsan* est considéré comme le principal responsable des morts prématurées. Toutefois seules les personnes de basse spiritualité (de bas *sparkha*) peuvent voir un *tsan* ou en être victime. Ceux qui ont progressé spirituellement ne les voient pas et n'en souffriraient pas s'ils en voyaient.

³Pour employer un langage bien connu on pourrait dire que les hommes sont à mi-chemin entre la nature (le corps) et culture (les institutions)

Les *tsan* sont donc ambigus dans leur aspect physique qui oppose la face au dos et par leur caractère. De ce point de vue ils ressemblent aux hommes car ils sont tantôt bienveillants tantôt malfaisants selon la façon dont on se comporte avec eux.

L'absence de dos est la marque parfaite du *tsan* : elle revient comme un leitmotiv dans la bouche de tous les Ladakhi. Ceci est propre au Ladakh car Nebesky-Wojkowitz⁴ dans son chapitre sur les *tsan* ne la mentionne pas. Il parle d'être rouges qui boivent du sang et habitent des châteaux de cuivre. Au Ladakh les *tsan* ne vivent pas dans un monde parallèle au nôtre : ils errent et rôdent autour du monde des humains comme ceux décrits par C. Jest au Dolpo.⁵

Les *tsan* sont des êtres qui errent parmi les humains. Sans point fixe sans attache particulière ils rôdent sans arrêt et parcourent des chemins. Ces « chemins de *tsan* » (*tsanlam*) s'opposent radicalement aux maisons des humains. Aux *tsan* l'errance, le chemin ; aux hommes le point fixe, l'intérieur, le dedans (*nang*). Le fait d'habiter des maisons points fixes creux et clos est le critère de civilisation le plus important. Il existe au Ladakh une caste de chanteurs mendiants appelés *beda*. Ces *beda* sont tout en bas de la hiérarchie sociale parce qu'ils n'ont soi-disant pas de domicile fixe, de maison, de lieu d'attache et de fonction sociale particulière.⁶

On trouve chez les uns et les autres le thème de l'errance, de l'absence de maison qui font des uns un monde parallèle à celui des humains une image inversée située au même niveau (le *bartsan*) et des autres une catégorie sociale inférieure à la limite de l'humain. De plus les *tsan* ne sont pas organisés en société (alors que les *Ihu*, les humains et les *Iha* le sont). Bien au contraire ils se fuient les uns les autres. Pour éviter les *tsan* on pose des pierres triangulaires rouge (*tsandos*; *btsan-mdos*) ou bien on barbouille une partie des murs de rouge. Le rouge étant la couleur des *tsan*, un *tsan* voyant ce rouge ne rentre pas dans la maison pensant qu'elle est occupée par un autre *tsan*.

Le monde des *Ihu* et le monde des *Iha* constituent deux mondes parallèles au monde humain, tandis que les *tsan* constituent une anti-société, un monde inverse. Les humains dans leur ensemble sont analogues aux *Ihu* et aux *Iha*, les premiers reflétant le corps, les seconds l'organisation sociale, les premiers étant les prototypes des femmes, les seconds les prototypes des hommes.

Mais les hommes sont aussi autochtones. L'image qui assimile la femme à la terre, si répandue de par le monde, existe aussi au Ladakh. Elle se manifeste, entre autres, par l'interdiction stricte faite aux femmes de labourer, voire simplement de toucher une charrue. Or le *tsan* rouge est en terre. C'est avec de la terre brûlée (donc cuite) que l'on colore les *tsandos*.

Les *tsan* sont en fait des « anti-hommes », des hommes ratés, inachevés d'abord (l'absence de dos) et incapables de s'organiser en société à l'image des institutions que fondent les *Iha*. Leur corps ne présente pas l'intégrité que garantissent les *Ihu*.

Ainsi l'homme est tissé dans un système d'homologies entre *Iha* et *Ihu* et défini par rapport à une image inverse (sur le plan social) et déformée (sur le plan du corps) que sont les *tsan*.

Patrick Kaplanian

⁴Nebesky-Wojkowitz, *Oracles and Demons of Tibet*, Graz 1962.

⁵C. Jest, *Dolpo. Communautés de langue Tibétaine du Népal*, Paris 1972.

⁶Disent les Ladakhi. En fait cela n'est pas toujours vrai.